

Libermann

Hervé Fabrice Olinga

Libermann

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08608-8

Sixième

Enfant, lorsqu'il m'arrivait de passer dans la rue à deux voies qui bordait le collège, je considérais ses murs blancs et gris avec perplexité. A quoi servait ce bâtiment ? Que venait-on y faire ? J'étais incapable de le dire. C'est à peine si je savais comment y entrer. Pour moi, Libermann n'était qu'une impasse, un grand mur blanc obstruant la vue, et faisant obstacle à un monde mystérieux, accessible seulement à une poignée d'initiés. Des élus qui semblaient se féliciter chaque jour d'appartenir à un cercle spécial dont le nom et l'existence demeuraient pourtant obscurs et dénués d'intérêt, au point que, jamais je ne jugeai nécessaire d'en deviner la nature exacte, ou de me renseigner à ce sujet. Il me fallut plusieurs années avant que je ne remarque ces adolescents vêtus de chemises blanches et rouges, cachetées de pois noirs et blancs, et qui constituaient la raison d'être de l'institution. Ou alors peut-être les avais-je déjà remarqués, sans pour autant faire le lien avec l'établissement. Longtemps, Libermann fut pour moi tel un sphinx sans énigme. Une grande ligne de béton blanc aux contours flous et indéfinis, aussi insaisissables que leur justification demeurerait mystérieuse. Libermann et moi évoluions dans des mondes parallèles, et cet univers me semblait tellement étranger, que jamais il ne me serait venu à l'idée qu'une partie de mon destin eût pu s'y jouer. Ce ne fut qu'au début de mon année de CM2 que, j'entendis prononcer pour la première fois le nom du collège. Et même à ce moment-là, je ne fis pas le rapprochement avec le grand bâtiment blanc et gris. C'est maman qui m'en parla en premier. Cette année-là, le fonctionnement des établissements publics fut perturbé par une « année blanche » due à la grève de nombreux enseignants qui réclamaient comme toujours une revalorisation de leurs salaires et de meilleures conditions de travail. Les résultats aux examens furent catastrophiques pour nombre de lycées, mais un établissement figurait en tête de tous les classements. Ce n'était probablement pas la première

fois, mais non seulement on y avait donné cours toute l'année, mais jamais auparavant la supériorité du collège n'avait été aussi manifeste et médiatisée. Ce fut une sorte de déflagration, un peu comme si pour la première fois le pays tout entier s'était aperçu de sa valeur. Pour ma mère et ma tante, qui avaient passé leur enfance et leur jeunesse à Yaoundé, l'établissement de référence, c'était le lycée Leclerc. Ou encore le CES de Makak dont la réputation nationale et le prestige prenaient une dimension de plus en plus mythique, au fur et à mesure que le CES perdait de sa superbe. A leurs oreilles, Libermann avait donc résonné comme une nouveauté, un peu comme une pierre précieuse dont on venait de découvrir l'existence et surtout, la valeur digne de convoitise. Craignant une deuxième année blanche de suite, maman me prévint dès la rentrée que j'allais tenter le concours d'entrée à Libermann. Un sacré défi, vu le nombre important d'échecs que le collège enregistrait à cet examen. Pourtant, en fin d'année, le jour du concours officiel, c'est sur les bancs du lycée Joss que je me retrouvai afin de valider mon ticket pour la sixième. Contrairement aux pronostics les plus pessimistes, le travail avait repris dans les établissements publics, et il n'y avait plus de crainte majeure à ce que je suive le chemin tracé par mes cousins avant moi. Si bien que lorsque Judith me parla de son intention d'entrer à Libermann, grâce au concours officiel qui se tenait à la même date pour tous les établissements, je m'étonnai qu'elle prenne un tel risque. Tous les collèges et lycées en organisait un à la date indiquée par le ministère de l'éducation, mais chacun d'eux restait libre dans la composition des épreuves et les critères de sélection. Le collège rejetait le maximum de candidats une première fois, avant de leur offrir une seconde chance via le concours privé ; un deuxième examen, et un privilège, dont lui seul semblait avoir l'exclusivité. Le candidat recalé n'avait pas d'autre choix que de repasser celui-là, puisqu'aucun autre établissement n'offrait cette possibilité. Pour ce deuxième concours, les examinateurs du collège étaient bien évidemment plus indulgents. Le plus prudent restait donc de se présenter dans un établissement moins sélectif et ensuite, de tenter le concours privé plus abordable. Ce que maman avait décidé de faire avec moi. Presqu'à la dernière minute. Je ne fus pas déstabilisé. Cela signifiait simplement que je n'avais pas à faire une croix sur Judith. J'aurais peut-être de nouveau la chance de pouvoir la voir et lui parler tous les jours. Je réussis le concours du lycée Joss, puis celui de Libermann, malgré les appréhensions de maman, et conformément aux prévisions de tante Bérénice. Un succès qui, après coup, apparut tellement évident

à ma mère, qu'elle regretta l'argent dépensé pour monter mon dossier auprès du lycée Joss.

Les vacances passèrent et le jour de la rentrée arriva. Tante Bérénice m'avait prévenu qu'on nous appellerait « les bleus » et que les premières semaines ne seraient pas faciles. Nous aurions à subir notre lot de moqueries, de remarques condescendantes et de vexations. Il fallait simplement serrer les dents et attendre que la bourrasque passe. Pourtant, entrer en sixième au collège Libermann présentait tout de même un avantage : nous foulions le sol de l'établissement, deux jours et une heure trente après tous les autres élèves. Le mercredi à neuf heures. Ce jour-là, chaque parent était tenu d'accompagner son enfant. Maman vint avec moi. Ce ne fut pas la première fois que nous passâmes les grilles du collège – nous l'avions déjà fait lorsque j'étais venu présenter le concours privé –, mais avec une telle foule autour de nous, et pour un instant aussi solennel, c'était inédit. Nous nous retrouvâmes groupés dans la cour d'entrée, au milieu d'autres adultes et enfants aussi excités que nous à l'idée de savoir ce qui allait suivre. Face à l'assistance, se dressait le bâtiment réservé aux élèves du second cycle. Depuis le balcon du rez-de-chaussée qui dominait la cour remplie de monde, le recteur et son administration ne tardèrent pas à nous souhaiter la bienvenue. Ce qu'il fit, sans doute, lorsque le brouhaha émanant de la foule impatiente, fut à son comble. Je suivis avec attention son discours où il évoqua, les origines du collège fondé par des Pères Jésuites en 1952. Sa mission : former l'élite de demain, faire de nous des hommes et des femmes responsables sur lesquels pourrait s'appuyer le pays pour construire son avenir. Il continua aussi en parlant des « partisans du moindre effort », mais la suite de son propos m'échappa. Une seule pensée m'obsédait ou plutôt, une seule personne : Judith Sidi. Je voulais savoir où elle se trouvait. Je la cherchais des yeux au milieu de l'auditoire, mais je ne la voyais pas. Un instant, je crus même qu'elle avait renoncé à s'inscrire à Libermann et, ironie du sort, qu'elle avait trouvé une place au lycée Joss. Judith ! Judith ! C'était mon dernier amour en date. Durant mes études primaires, j'avais été plusieurs fois amoureux, d'une de mes camarades, et de plusieurs de mes institutrices. Mais quelle que tenace que fût la passion que j'avais eue pour ces personnes, cette attraction n'était en rien comparable à ce que je ressentais pour Judith. Mon intérêt durait quelquefois, un trimestre ou une année scolaire, mais une fois les grandes vacances arrivées, mon cœur retrou-

vait aussitôt sa liberté. Avec Sidi, c'était la première fois que mon penchant survivait au passage en classe supérieure et même, au changement d'établissement. Comme moi, elle avait passé quatre ans au *Petit Joss* sans que je ne la remarque ; mais quand en CM2, nous fûmes affectés dans la même classe, je ne vis plus qu'elle. Durant toutes les grandes vacances, je n'avais cessé de songer à Judith, à elle et à sa robe droite bleue ciel striée de bandes blanches sur la poitrine, qu'elle mariait régulièrement avec des ballerines rouges. Plusieurs fois au cours des derniers mois, j'avais fermé les yeux et repensé à l'incroyable douceur de ses mains, et à leurs paumes presqu'aussi blanches que de la nacre. Avec d'autres élèves, nous avions l'habitude de plaisanter en disant que le fait qu'elle ait les mains aussi soyeuses, était probablement le signe qu'elle était dispensée de toute tâche ménagère à la maison. Nous l'imaginions volontiers en petite princesse de conte de fées, vivant dans un palais enchanté, aimée et choyée par une famille et des domestiques qui auraient préféré se faire couper les mains, plutôt que de la voir s'encombrer de marmites, casseroles, balais, serpillières et autres seaux comme nombre de petites filles de son âge. Et c'était une des choses qui m'attiraient vers elle, cette aura de privilèges dont elle semblait nimbée. Mais il n'y avait pas que cela, j'étais aussi captivé par son teint solaire, son point de beauté sur la pommette droite qui me rappelait le mien, ses deux cascades de favoris qui descendaient le long de son visage en lui donnant cet air innocent et angélique. Et puis, il y avait ce sourire ravageur, franc, éclatant qui ne me laissait jamais indifférent. Telle une plante héliotrope qui s'épanouit à la lumière du soleil, mes sentiments redoublaient chaque fois qu'un sourire fleurissait sur son visage. On aurait dit la cataracte d'une chute d'eau nichée au milieu d'une roche elle-même couronnée d'une nature luxuriante. Si le visage de Judith était un écrin, alors son sourire, ou même son rire, était la pierre dont elle était sortie. Un visage que je chérissais comme rarement j'avais chéri par le passé. Je me souvenais qu'en CM2, obtenir son attention était une obsession constante pour moi. Si je m'étais réjoui à l'idée de passer le concours privé, c'était parce qu'elle avait réussi le premier. Mes sentiments étaient si intenses que je ne m'imaginai plus tomber amoureux d'une autre fille jusqu'à la fin de ma vie. On m'aurait demandé d'inventer la fillette de douze ans idéale, j'aurais imaginé sans peine Judith, avec sa nonchalance, ses caprices et son désir parfois irréprouvable d'être dorlotée.

Voilà pourquoi, je redoublai d'attention au moment où le préfet des études du premier cycle commença à lire les noms des élèves, ainsi que les classes où ils étaient affectés. J'écoutai avec anxiété, mais aussi une pointe d'amusement car les prénoms de certains de mes camarades nous semblaient tellement étranges qu'ils suscitaient gloussements, sarcasmes et interrogations faussement naïves. Des noms comme *Lodevar* ou *La marquise Saker* contribuèrent grandement à détendre l'atmosphère ; l'obstination de certains parents à trouver des patronymes originaux à leurs enfants, n'ayant aucune limite. Malgré tout, cette séquence comique n'estompa pas ma déception. Judith était en 6^{ème} 1, et moi, en 6^{ème} 2. Dans chaque classe, nous fûmes accueillis par nos professeurs titulaires. La nôtre s'appelait mademoiselle Moukoury. C'était une jeune professeure de français. Quand nous fûmes assis et parfaitement silencieux, elle nous adressa la parole depuis l'estrade.

– « Bonjour ! », nous dit-elle.

Quelques réponses timides fusèrent.

– « Bonjour ! », répéta-t-elle encore plus fort.

– « Bonjour ! » répondîmes-nous en chœur, et avec plus de conviction que la première fois.

– « Voilà ! C'est mieux ! Moi, c'est madame Moukoury, *Moukoury* avec un « y » comme c'est écrit au tableau. Je suis votre professeur titulaire, c'est-à-dire, l'enseignante responsable de cette classe. S'il y a des problèmes entre vous, ou avec un autre professeur, c'est à moi que vous devrez d'abord en parler. Si vous avez des remarques ou des suggestions à faire pour améliorer le fonctionnement de cette classe, ou la vie au collège, n'hésitez pas, on peut en parler. Je vais maintenant demander à chacun de vous de m'écrire sur un bout de papier, son nom, son prénom, sa date de naissance, ainsi que les noms et prénoms de ses parents accompagnés de leurs professions. Vous préciserez enfin le métier que vous souhaiteriez exercer plus tard. »

Mademoiselle Moukoury venait de donner le coup d'envoi d'une formalité que nous n'allions pas cesser de répéter avec les autres professeurs dans cette classe et dans celles que nous ferions par la suite. A chaque rentrée, c'est chaque professeur qui nous demandait de nous présenter brièvement, même s'ils nous connaissaient déjà depuis des années. Bien évidemment, nous prenions un de nos nouveaux cahiers tout

neufs, et nous retirions une double page que nous scindions ensuite en deux, ou en quatre, pour répondre aux instructions de notre enseignant. Bien évidemment aussi, dès le début de l'année scolaire, il y avait des élèves qui n'avaient ni stylo ni feuille de papier, et qui entendaient débiter leur cursus *Libermannien* en profitant de la générosité des autres. Fabrice Mouthé était de ceux-là. Grand, noir, le teint ciré, il ne nous fallut pas longtemps pour comprendre qu'il serait le boute-en-train du groupe. Il donnait l'impression d'être entré au collège par hasard. On aurait dit que le jour du concours, passant devant l'établissement, il avait vu de la lumière à l'entrée, avant de se décider à affronter cet examen réputé difficile. A l'en croire, il était de passage, le temps de se prouver à lui-même qu'il avait le niveau et, ensuite, il s'en irait vers des cieux plus cléments, ceux du lycée Joss, par exemple. Il était partant pour cravacher une année entière, et obtenir son admission en 5^{ème}, mais de là à s'éterniser plus que de raison dans ce repaire de fils et de filles de bonne famille, très peu pour lui. Ses parents et lui habitaient Bonamoussadi, une banlieue résidentielle et plutôt cossue de la capitale économique, mais il aimait à être considéré comme un gamin de la rue, un enfant qui avait grandi au milieu des adolescents les plus turbulents et des loubards les plus infréquentables de la ville de Douala. Il ne fallait pas s'y tromper : s'il habitait un quartier plutôt calme, ça ne l'empêchait pas de passer fréquemment les week-ends à New Bell, chez ses cousins, où il n'était pas rare qu'une querelle se solde à coups de poing ou de couteau. Véridique ou non, ce qu'il voulait qu'on retienne, c'est qu'il trimballait avec lui l'odeur de la rue, celle des vrais durs qu'il ne fallait pas chercher, sous peine de finir salement estropié. Et depuis quelques heures que nous le connaissions, il avait tellement bien fait passer son message que lorsqu'il me demanda de lui prêter une feuille de papier, je ne fis aucune difficulté.

Chaque élève étant affairé sur sa fiche de présentation, Mouthé n'en jetait pas moins des coups d'œil indiscrets sur la mienne.

– « Hey, tu ne mets pas le nom de ton père ? »

D'abord gêné, je bafouillai, puis je lui répondis :

– « Non, son nom n'est pas sur mon acte de naissance. »

– « Pourquoi ? »

Je sursautai à nouveau, et réprimai un geste d'agacement, avant de rajouter :

– « Parce qu’il n’était pas là le jour où on a fait mon acte de naissance, alors, depuis, moi aussi, j’oublie toujours d’écrire son nom. »

Confronté à une explication aussi inattendue, Mouthé préféra stopper ses investigations et il me toucha du coude afin d’attirer mon attention.

– « Regarde, je crois qu’il y a une fille là-bas qui te regarde. »

Tous les deux, nous orientâmes nos regards, à un mètre de nous, vers une jeune fille qui portait sur moi des yeux brillants de fascination.

– « Kristel, bonjour ! », lui dit Mouthé.

Elle ne répondit pas.

– « Kristel, bonjour ! », répéta mon camarade de banc.

Comme si elle sortait d’une longue rêverie, elle réagit, et dit enfin :

– « Ah, bonjour Fabrice ».

Elle se replongea aussitôt dans sa fiche.

– « Tu la connais ? », demandai-je.

– « Oui. C’est une *pauvre* qui vend des tomates au marché de Bonamoussadi. », me chuchota-t-il.

Puis, il pouffa de rire.

– « Et c’est ça qui te fait rire ? »

– Non, je pensais juste à la première fois qu’on s’est vus au marché. Comme on faisait le CM2 ensemble, on se connaissait. Elle me voit passer, et là, elle m’appelle, *Mouthé, Mouthé*, je me retourne, elle court pour me retrouver, et là, *boum*, elle glisse dans une mare de boue. »

Il ne put s’empêcher de rire à nouveau. Puis, il reprit :

– « Quand elle s’est relevée, elle en avait partout sur elle, la face, la robe, partout. »

– « Aïe ! », fis-je.

Pendant ce temps, devant nous, nos voisins de table prouvaient par leurs esclaffements, qu’ils ne perdaient rien de la petite anecdote de Mouthé. Une bonne humeur contagieuse qui attira sur nous l’attention de madame Moukoury. Elle quitta l’estrade et vint jusqu’à nous.

– « Vous avez déjà fini... monsieur... Mouthé ? », conclut-elle en prenant sa fiche.

– « Fabrice Mouthé ? »

Il hocha la tête. Elle continua son inspection.

– « Nom du père, nom de la mère, professions, ah... c'est incomplet. Qu'est-ce que vous aimeriez faire plus tard ? », lui demanda-t-elle sur un ton direct.

– « Etre riche et être un bon basketteur. », répondit-il, sans se démonter, dans une salle de classe hilare.

– « Je vois que monsieur est humoriste. Vous êtes venu ici pour plaisanter, mais avant que vous ne commenciez votre série de spectacles, laissez-moi vous dire une chose. »

Elle retourna sur l'estrade.

– « Vous êtes une génération privilégiée. Vos parents n'ont pas eu la chance que vous avez aujourd'hui, de pouvoir étudier dans les meilleures conditions, voire la chance d'étudier tout court. Pour certains, vous arrivez dans des voitures climatisées, vous repartez dans des voitures tout aussi climatisées. A défaut, vous avez de l'argent de taxi pour vous déplacer. A la récré, vous avez de quoi vous acheter un sandwich ou quelques biscuits. A midi, vous avez de quoi déjeuner. Et quand vous rentrez chez vous le soir, un chauffeur est là pour vous raccompagner à la maison où vous attend un repas chaud fait par maman, la ménagère ou alors une cousine. Vos parents, eux, n'ont pas eu cette chance. Pour la majorité d'entre eux, ils ont eu une enfance extrêmement difficile. Parfois, il leur arrivait de faire six kilomètres à pied, chaque jour, pour aller et revenir de l'école. A midi, quand venait l'heure de la pause, et qu'ils n'avaient rien à manger, ils allaient cueillir des prunes qu'ils venaient ensuite poser sur des rails chauffés à blanc, en espérant qu'ils cuisent un peu, parce qu'ils n'avaient pas de poêle où les faire frire. Et quand les classes se terminaient et qu'ils rentraient à la maison, ce n'était pas pour prendre un goûter ni même étudier, non. Le ventre presque vide, ils prenaient leur hotte et allaient rejoindre leurs parents aux champs. Inutile de rajouter qu'une fois de retour au village, il était possible qu'ils passent la nuit sans rien manger. Sinon, c'était encore à eux de cuisiner leur propre repas. Ils n'avaient ni domestique pour leur faire à manger ni répétiteur pour leur faire réviser. C'est à peine si on se préoccupait de leurs études, et de leur réussite. Ils n'avaient pas grand monde pour croire en eux ou les encourager. Ils auraient échoué, personne ne s'en serait soucié. De toute façon, des machettes, des hottes et des houes étaient déjà prévus pour ceux qui ne s'en sortaient pas à

l'école du blanc. Ils auraient pu baisser les bras et accepter de demeurer illettrés comme leurs parents ou leurs grands-parents avant eux. Ils auraient pu abandonner comme certains de leurs camarades, et se contenter de cette vie de servitude, mais ils ont dit non à ce destin tout tracé. Ils ont puisé dans leurs mauvaises conditions de vie, la force et la rage de vaincre de tous les obstacles. Ils ont fait tous les sacrifices nécessaires pour avoir une vie meilleure. Non pas seulement pour eux, mais aussi pour vous. Car aujourd'hui encore, quand ils songent à leur enfance misérable, ils se battent et se privent de sommeil, et de confort, pour que vous soyez ici, et que vous y restiez, avec cette seule idée en tête : *non, il ne faut pas que nos enfants connaissent la même enfance que nous ; non, il ne faut pas qu'ils souffrent comme nous-mêmes avons souffert.* Et c'est la somme de tous ces sacrifices qui vous permet d'être ici aujourd'hui. Vous êtes le produit de tous leurs sacrifices. Passés, présents et à venir. Alors, je ne sais pas ce que vous avez décidé de faire de votre vie, et quoi que vous ayez décidé d'en faire, une seule chose : ne les décevez pas. »

Evidemment, si Libermann était réputé pour ses excellents résultats, c'était aussi pour la pression qui s'exerçait en permanence sur ses élèves. Nous étions à peine installés qu'on nous rappelait déjà la charge de travail qui nous attendait. Chez nous, le système séquentiel tel qu'il était pratiqué dans les autres établissements, était proscrit. Nous n'aurions pas deux vagues d'examens complets par trimestre, comme cela se faisait ailleurs, mais deux devoirs surveillés, voire trois par semaine, et ce, jusqu'au jour de la remise des bulletins scolaires. Des devoirs sur table fixés parfois à des horaires contraignants : les « 4^{ème} » terminaient souvent leurs examens hebdomadaires à 20 h, un jour ouvrable. Les « 3^{ème} », eux, étaient généralement convoqués le samedi. Les 6^{ème} et les « 5^{ème} », étaient éprouvés en fin d'après-midi après une harassante journée de cours. Ces jours-là, les professeurs qui intervenaient après la mi-journée, n'étaient suivis que d'une oreille, la majorité d'entre nous étant plongé dans ses notes en vue de l'examen qui se profilait. Si une heure de sport était prévue, nombreux étaient ceux qui oubliaient leur tenue à la maison afin de passer plus de temps à réviser, malgré les *on ne nourrit pas la poule le jour du marché* que leur scandaient sans relâche leurs camarades mieux préparés. Il va sans dire, qu'à côté des devoirs surveillés, les DS comme nous les appelions, chaque enseignant était vivement encouragé à organiser deux *interros*, improvisées, si possible. Certains